

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La compagnie des réverbères

Jean Pierre Girard



Numéro 63, automne 2000

Apparences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (2000). La compagnie des réverbères. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 50–57.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# La compagnie des réverbères

Jean Pierre Girard

**I**ls viennent du nord ou de l'est, et ils se dirigent tous vers le même édifice gris aux pierres centenaires. Leur pas semble gracié par l'ordre du jour, et peut-être aussi par ces temps qu'on dit modernes — il n'y a pas d'autre mot que *gracié*, je crois, ou alors *permis*, tiens, mais de cela, assurément, tous les trois se fichent éperdument.

Celle qui arrive du nord est seule. Très. Les deux autres, ceux de l'est, les deux autres eh bien, ils s'accompagnent, se touchent, ils marchent ensemble, quoi.

Ça va, dans ce monde-là. Le temps est un peu froid pour la saison, ce sera la neige bientôt, et peu de temps après la neige, ce sera la fin d'un millénaire, mais ça va.

□

La plus jeune des trois est presque blonde : blonde naturelle (ce n'est au départ ni bien ni mal, c'est ainsi). Pas encore très belle, cette petite femme, du moins pas comme on écrit *belle* dans les magazines ou comme on dit *belle* à la télé, mais elle présente des atouts extrêmement prometteurs qu'elle apprendra lentement à maîtriser, dont elle finira peut-être par user, et à ce moment-là la Beauté, celle que les garçons recherchent, celle que les hommes apprécient, celle que cette toute jeune fille espère en secret, cette curieuse Beauté-là (assez moderne elle aussi, du reste) soufflera en elle comme un vent d'Afrique du Sud balaie pendant la nuit d'immenses espaces vierges. Quoi qu'il en soit, cette jeune femme espère, et cela presque tous les soirs : elle a vraiment hâte d'être *belle*. (Et cet espoir mâtiné de confiance en l'avenir allège évidemment son pas.)

Déjà, même de si loin, voilà une scène difficile à supporter pour l'observatrice du nord, elle-même un peu engoncée dans ses propres préjugés, cette observatrice esseulée qui marche vers

l'édifice gris et qui ne s'en raconte plus à propos des donzelles et des odeurs de mâle.



La plus jeune, la petite blonde, malgré sa confiance et malgré son espoir, avance tout de même avec quelque peine, on dirait une hésitation issue d'une timidité somme toute assez touchante. La tête un rien courbée, à quelques centimètres derrière le compagnon, presque résignée, elle avance. (Et tout à fait consentante à cet ordre des choses, oseront dire les plus culottés.)

Aux yeux de l'observatrice, il apparaît immédiatement dommage, et assez décevant, ce petit recul, même s'il est tout à fait compréhensible, même s'il est explicable et que le poids des jours, celui du siècle, les illusions, même si les rides patiemment évitées, puis retardées, puis admises, même si cette étrange condition des femmes, à laquelle tant de femmes consentent, même si les hommes qui ont traversé sa propre vie, et qui en ont sucé le meilleur, et qui sont partis, même si — tout ce qu'il est possible d'incriminer dans le passé est appelé à la barre, en ce matin un peu froid, ce qui fait évidemment beaucoup de coupables à confesse. Mais voilà, ce recul est triste, fort dommage, et ce tout petit retrait, assez décevant. (Ils sont à peine perceptibles, ces quelques fichus centimètres, il faut le mentionner, il s'agit là d'un fort léger décalage, c'est diffus déjà, c'est très bien joué, mais c'est également très bien entendu dans ce couple, aussi, les rôles. Il est tacite, le recul, convenu, admis, ou alors atavique — et ce n'est certes rien pour égayer la tâche de l'observatrice, ou pour stimuler son pas, loin de là.)

Parfois, la petite blonde s'active, elle accélère afin de rejoindre son compagnon, elle court même, à l'occasion, mais elle abandonne rapidement ce point de fuite, puisque rompue à l'idée de ce curieux parcours, faite à la tentative comme à l'abandon, convaincue qu'il s'agit bien de la bonne manière de marcher, la seule façon de se comporter, persuadée que ce qu'elle a à faire, ou à être, ici-bas, eh bien, c'est à quelques centimètres derrière son compagnon qu'elle le trouvera. (Parfois, la voilà qui espère à nouveau, qui s'agite

et qui court pour essayer de le rejoindre, la scène est aussi furtive que poignante. Et puis encore une fois, non, elle abandonne.)



Mais aujourd'hui, dans cet abandon, quelque chose diffère, du moins aux yeux de l'observatrice. Un événement singulier est en train de se passer, elle en est persuadée.

Dans cet abandon dont elle est témoin (un de plus, pourrait-on croire), l'observatrice pressent que la jeune blonde *choisit* de rester derrière.

Oui, c'est bien cela : quelque chose, dans cette jeune blonde, décrète en ce jour un ordre différent, une autre forme.

Une résolution inédite, très claire, se dresse en elle et convient, littéralement, aujourd'hui, d'une nouvelle procédure.

L'observatrice frissonne.

Ce sera le jeune homme, désormais, qui ira au-devant, c'est d'accord. Ce sera le jeune homme qui parera les coups, et ce sera aussi le jeune homme qui trinquera quand on n'en pourra plus de cette condition.

L'observatrice est foudroyée par cette dérive, ce consentement glacial qu'elle voit naître chez la jeune blonde (et peut-être imagine-t-elle ce consentement, c'est possible).

Mais il reste que, probablement encouragée par le fait que son compagnon semble tant y tenir, la jeune blonde lui abandonne avec facilité, aujourd'hui, et de manière ostensible, la pauvre gloire de celui qui marche devant. (Cette jeune femme prend-elle ainsi, longtemps avant son compagnon, la mesure de ce qu'on nomme des ruines, l'avenir, un couple qui battrait de l'aile, ou la construction de l'impossible cathédrale des pourquoi, lieu maudit où se réfugient les condamnés pour attendre la potence ? L'observatrice se le demande. La jeune blonde envisage-t-elle froidement, ce matin-là, un matin froid, les décombres, la désolation, la fin, et sa survie à elle ? Décrète-t-elle que son ascendant sur lui se déploiera ailleurs, à d'autres moments, tout à l'heure et demain ?)

La jeune blonde pose la main sur son ventre, en marchant, en parlant.

Le vent, soudain, est arctique.

On dirait que le doute et la compassion viennent de trouver leur maîtresse.

L'observatrice ralentit, ébranlée.



En cet instant illuminé, forte de sa nouvelle clarté, main sur son ventre et certaine de sa vérité, la jeune et bientôt belle blonde est enthousiaste, très, alors elle se lance dans une narration fabuleuse, comme elle seule peut les vivre et les rendre, un truc qu'elle a trouvé tellement drôle, la veille : *C'était tellement l'fun, Steeve!* On entend de loin sa voix de pucelle qui résonne dans l'éclat du matin, comme une perle d'eau : *Tellement l'fun, Steeve!* Ses yeux pétillent. C'est éclatant, c'est très très beau, c'est la lumière du jour; une femme qui atteint sa voix dans toute sa plénitude et sa vitalité, je connais des dizaines d'hommes qui donneraient leur vie pour accompagner ce chant.

L'observatrice sourit, transpercée.

Un ange passe.

L'observatrice est sonnée.



Le jeune homme, lui, le Steeve en question, ce compagnon, n'est pas moins émouvant.

Altier, le menton haut, il tient fermement la jeune blonde par la main. (C'est bien le mot : c'est lui qui la tient, alors qu'elle, elle s'accroche à lui.) On devine aisément que parfois, le soir, le Steeve se répète qu'elle est son trésor, sa perle, ou quelque chose dans le genre. (Il n'a pas tort, du reste.)

Il a le torse bombé, le Steeve, et un regard de feu, comme si c'était ainsi qu'il devait se comporter, surtout avec la jeune blonde. Il porte un blouson cloué d'armoiries médiévales dont il

ignore totalement la signification, et le numéro 28 sur l'épaule gauche.

Il y a de l'héritage, sous ce torse bombé, derrière ces yeux, il y a de l'Amérique, il y a du garçon et de la graine d'homme, des films de cow-boys, mille parties de hockey, et une voix qui mue lentement.

Émouvant, disais-je.

Steeve regarde à gauche et à droite, on dirait qu'il inspecte, qu'il surveille, qu'il protège, et que c'est là son rôle. On lui voudrait une hallebarde et un bouclier. On lui voudrait un poème dans la poche intérieure, chiffonné près d'un chèque en blanc. On lui voudrait un billet de bus pour Boston et la main d'un ami d'enfance, tout près, pour plus tard. On voudrait sous ce Steve un filet de trapéziste.

Il tressaille imperceptiblement quand la jeune blonde s'enflamme pour son récit de la veille, son cœur bat la chamade mais il n'en paraît rien. Stoïque en diable, Steve. Certains appellent cela de la maîtrise, mais ce n'est que du contrôle.

Il sourit parfois du coin des lèvres, c'est juste, et il envoie un petit signe de tête dans le matin, un assentiment, à son endroit à elle, mais ce n'est qu'un minuscule succédané d'humanité. En hochant la tête de bas en haut, il grommelle : *Hum-hum...* Il comprend bien ce qu'elle veut dire : *Tellement l'fun*, oui bien sûr... Mais qu'est-ce qu'il est imperturbable, ce Steve, c'est fou, c'est l'horizon mauve de l'adolescence, son crépuscule, et c'est bien sûr l'amour, comme on écrit *amour* dans les magazines, ou comme on dit *amour* à la télé, et surtout comme à un certain âge on se figure qu'il doit ressembler, l'amour, quand on se promène dans la rue.

Steve fixe soudain avec une franche hostilité un automobiliste discourtois qui roule trop près du trottoir. Son regard est plus ferme et plus dur à mesure que le véhicule s'éloigne. Quel torse bombé. Quel regard. Fiou.

L'observatrice ne pourrait décidément condamner qui que ce soit, à ce terrible jeu. Elle sent ses jambes molles. Elle n'en peut plus, et il n'est même pas encore sept heures trente. Elle observe

avec attention la vapeur qui sort de sa bouche à chaque respiration. Elle a un peu froid aux pieds. Il faudrait qu'elle marche plus vite pour lutter contre ce froid, mais elle en est incapable. Au contraire, tout son corps voudrait ralentir jusqu'à l'immobilité parfaite. Elle se voudrait pour de bon tétanisée. Elle pense à la femme de Loth comme à une sacrée chanceuse. Elle se retourne, mais ça n'existe que dans les récits bibliques, une veine pareille.



Et cette troisième, enfin, la fameuse observatrice, est une petite femme grisonnante, bien en chair. Elle vient à la rencontre du jeune couple, dans la rue. Elle se dirige d'un pas trop lent vers cet édifice gris dans lequel les tourtereaux vont bientôt pénétrer main dans la main, si heureux.

Elle les a remarqués d'assez loin, elle les connaît même par leur prénom, elle s'est d'abord dirigée droit vers eux afin de les accompagner, mais finalement elle s'est ravisée, elle a convenu qu'il valait mieux, ce matin, être concentrée, lointaine, préoccupée, absente, toute à sa matière, et elle a ralenti pour ne pas avoir à les rejoindre.

Elle les a entendus, peut-être a-t-elle lu sur leurs lèvres : *Tellement l'fun, Steeve...*, et elle a marché de plus en plus lentement vers l'édifice, ce n'est pas du tout son habitude, mais il semble que sa mallette soit de plus en plus lourde, on dirait qu'elle traîne son béton et qu'elle craint d'un seul coup la grisaille qui a recouvert en si peu de temps plusieurs des matins ensoleillés de sa propre existence.

Elle a marché toute sa vie de plus en plus lentement vers ce travail de plus en plus difficile, chaque jour, ce boulot qui devenait carrément impossible, elle a marché vers ce qu'il allait falloir dire, et la manière de le dire, elle se sent immonde, comme un imposteur, elle croit que tous les gens dans la rue, les automobilistes, les passants, jusqu'aux enfants, devinent son état, savent qui elle est, elle croit que tous la jugent, la détestent, que tous considèrent qu'elle est trop bien payée et que deux mois de

vacances, franchement, l'été, des gras-dur. Depuis quelques années, elle préfère marcher seule, le soir. Elle apprécie de plus en plus la compagnie doucereuse des réverbères, l'ordre parfait de leur tranquillité lascive, qui ressemble à s'y méprendre à de la résignation.

En ce moment précis, l'observatrice est vaincue, elle est persuadée que tout est vain, que rien ne se transmet, tout juste quelques chaînes, et elle marche tout de même vers l'édifice, comme une jeune fille un tout petit peu droguée danserait maladroitement vers une falaise.

Quelque chose, cependant, dans cette marche impossible, quelque chose, je crois, l'honore.



L'observatrice, dans moins d'une heure, sera devant son groupe. Car on appelle ça un groupe.

L'observatrice s'appellera Suzanne, Martine, Diane, peut-être Catherine ou Brigitte. Elle se demandera comment éveiller ce groupe, aujourd'hui, quel détail retiendra un instant son attention. Ne reculant devant à peu près rien, elle ira piller à nouveau dans sa vie à elle, ses études, ses voyages, Strasbourg, Paris, Le Caire, Toronto, Prague, parfois des hommes qu'elle a cru aimer, et le mois prochain, pour Pâques, cette escapade à New York organisée par le collège, quelques-uns d'entre vous ont-ils l'idée d'y venir ? J'y vais, moi, vous savez...

Et devant l'apathie presque générale, qu'elle imagine évidemment pire qu'elle n'est en réalité, comment pourra-t-elle, aujourd'hui, trouver la force d'essayer encore, elle est épuisée, par quel miracle trouvera-t-elle le courage, elle les aime tant, ces gosses, mais comment leur parler, elle voudrait être de retour dans cette classe, à leur place à leur âge, et elle crierait, emportée : *New York, madame ! Moscou, madame ! Oh oui ! n'importe où, madame !*, on la dirait folle, mais Dieu qu'elle irait de par le monde, laissant derrière elle les formes et les modèles, abandonnant à eux-mêmes tous les tourtereaux satisfaits de s'ébattre dans



leur rôle, jusqu'à l'atteinte de leurs petits résultats, jusqu'à leur foutue cote Z, jusqu'à leur Honda Civic et leur condo meublé, toutes ces quilles faites pour tomber qu'ils imaginent être la vie, mon Dieu qu'elle s'en veut de penser ainsi, elle aimerait revenir au temps où le seul week-end important de son existence était le prochain.

Triste, mais tournée vers cet espoir de devenir autre chose, d'être emportée et hantée de nouveau, imprégnée d'un pore à l'autre, habitée par la différence, eh bien elle marche, l'observatrice.

Et curieusement, voyez comment est ce monde, curieusement voilà la lumière, c'est précisément cela, ce mouvement souverain pour tricher une immobilité autrement si tentante, c'est ce mouvement-là qui fait ce matin renaître en elle cette petite flamme qu'il faut bien appeler la foi.

Elle pense aux réverbères, et elle pense à la lumière.

L'observatrice marche, fin seule, et en cette seconde, elle se figure être en mesure de traduire, dans leurs mots à eux, leur incroyable chance.

Elle redresse la tête. Elle saisit la poignée de la porte principale de l'édifice gris, et elle tire de toutes ses forces. Ça lui fait mal à l'épaule, et elle entre.

Si quelqu'un la voyait, il pourrait imaginer qu'elle est déterminée, qu'elle est résolue, qu'elle sait où elle va, qu'elle sourit.

Elle tentera, ce matin, notre observatrice, de leur parler de la chance incroyable qu'ils ont.

Joliette  
août 1991 — juillet 2000